

Il lui dit :

— Où souffres tu, ma belle ?

— Dans le reinquier, mon cher.

— Attends une minute, je vais aller à la cuisine pour de l'eau.

Bénoni sortit de l'appartement et revint quelques instants après avec un essuie-mains et de l'eau chaude dans une terrine de fer-blanc.

Ursule lui dit :

Sors vite et essaie de le poigner. Laisse-moi seule ici, je pourrai me soigner moi-même.

Bénoni sortit et se mit à courir sur le chemin du village, dans l'espoir de rattraper le meurtrier.

Cléophas, après avoir essayé le coup de son de l'inconnu, s'était retourné vivement, mais la fumée qui avait suivi l'explosion de l'arme lui avait empêché de voir la figure du malfaiteur.

Ce dernier avait pris les jambes à son col et avait disparu en arrière de la maison. Il descendit la côte à la course et se cacha en arrière d'un massif de petits snelliers. Voyant que Cléophas le cherchait dans la direction du chemin qui aboutit au pont, il se mit à quatre pattes dans la vase, les cailloux et les écopeaux qui bordent la grève et se rendit jusqu'au bôme qu'il traversa ensuite à la course.

Caraquette, car c'était lui, qui n'avait pas reculé devant un meurtre pour mettre la main sur les papiers du comte de Bouctoucho que Cléophas allait rendre à la comtesse entra dans le village en suivant un petit sentier aboutissant au chemin près du presbytère.

Il reprit son air calme et composé et se rendit jusqu'au moulin à farine un peu plus bas que le pont. Là il essuya la sueur qui perlait à grosses gouttes sur son front et s'assit sur un billot.

Il réfléchit quelques instants, puis il sembla prendre une résolution subite. Il se leva et alla se placer près du premier caisson du pont. Caraquette savait que Cléophas en retournant à l'hôtel devait passer par là et il se proposa de lui loger dans la tête les dragées qui restaient dans son revolver.

Le ciel commençait à se barbouiller et la lune venait de se masquer au-dessous d'un épais nuage.

Cléophas de son côté avait couru dans la direction du pont en suivant le trottoir qui longe la route publique. Il espérait rejoindre l'assassin avant qu'il eut le temps de disparaître. Il s'engagea sur le pont et au moment où il allait déboucher sur la rive opposée un deuxième coup de feu retentit et une balle passa à travers la calotte de son feutre. Le coup avait été tiré du côté du moulin à farine, à quelques pas du pont.

Il se retourna, mais il ne put voir l'assassin.

Il sauta sur le terrain du moulin croyant que son lâche agresseur avait cherché un refuge à quelques pas de là. L'obscurité était alors complète. En courant il s'accrocha les jambes sur une vieille charrette et tomba sur un tas de ferraille.

Il se leva avec difficulté et reprit sa course dans la direction du moulin.

Trois coups de feu successifs ro-

tentirent en arrière de lui. Les balles sifflèrent près de lui mais ne l'atteignirent point.

Décidément l'assassin tenait à le tuer ce soir-là.

Il se retourna. Personne.

Renonçant à rattraper le meurtrier, il continua sa marche vers le Palais de Justice et enfila les rues conduisant à l'Hôtel Beaulieu.

Les habitants de St. Jérôme dont l'attention avait été éveillée par cette succession de coups de feu, laissèrent leurs bas de porte où ils faisaient la causette avec leurs voisins et se dirigèrent vers l'endroit du crime.

Caraquette, qui avait éludé la poursuite de Cléophas, rentra dans la grande rue se mêla aux groupes des citoyens de St. Jérôme, et causa de l'incident avec le plus grand sang froid.

Bénoni arriva à la course et tout essouffé. Ils s'informa des habitants du village s'ils n'avaient pas vu passer un homme venant de l'autre côté de la rivière.

Il leur raconta ce qui était arrivé à la résidence de la comtesse et il demanda un constable pour arrêter le coupable, un homme à Montréal qu'il connaissait bien.

Emilien Valiquette, un vieil huissier, se présenta devant Bénoni et lui offrit ses services. Ils partirent tous deux pour chercher un warrant chez un juge de paix.

Le warrant fut signé par M. William Scott et les deux limiers se mirent à la recherche de Cléophas.

Il était alors neuf heures du soir. Cléophas entra dans l'Hôtel Beaulieu et demanda la traite pour la compagnie à qui il fit part de l'attentat criminel dont il avait failli être victime. Il ne se connaissait aucun ennemi dans la paroisse et c'était évidemment pour son argent que l'assassin voulait le tuer.

Il venait de lampor sa première gobe et s'essuyait les barbes avec le revers de la main droite avant d'allumer un cigare lorsque Bénoni et Valiquette firent leur entrée dans la barre.

Bénoni reconnut de suite son rival et l'indiquant du doigt au constable il dit :

— Le voilà, le meurtrier, arrêtez-le.

Valiquette sortit son warrant et mettant la main sur l'épaule de Cléophas il prononça ces paroles solennelles.

— Au nom de la Reine vous êtes mon prisonnier.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 5 JUIN, 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

(H. BERTHELOT & Cie
Boîte 2144 P. O. Montréal.

PAPINEAU.

Correspondance de Ladébauche.

Québec, 2 Juin 1880

Mon cher Vrai Canard,

Je suis rendu à Québec pour l'ouverture de la session, mais ça été de peine et de misère.

La compagnie du Richelieu depuis qu'elle s'est mixée avec les anglais d'Ontario est devenue très mal à main pour les journalistes ; jamais ces messieurs ne peuvent obtenir un passe, voilà une raison pour lesquelles la compagnie est passée au bob si souvent.

Les capitaines Nelson et Burns, deux bons canayens malgré qu'ils portent des noms anglais, ne pourraient pas faire passer leurs femmes leur mère ou leur belle-mère lors même qu'ils le voudraient.

Ladébauche, lui, qui ne se soumet jamais aux lois communes, résolut d'avoir un voyage trio entre Montréal et Québec. Voici comment il s'y prit pour blaguer les officiers de la compagnie du Richelieu.

Il monta sur le vapeur et passa une partie de la nuit dans le salon. Il savait qu'à l'arrivée du steamboat à Québec, il lui fallait donner un billet de passage à un des deux waiters, postés dans l'escalier du salon. Il savait de plus que le purser, accompagné par un des hommes de l'équipage porteur d'un fanal, ramassait les tickets des passagers de seconde classe, lorsque le bateau avait passé Batiscan.

Lorsque le commis du bord avait reçu tous les billets des voyageurs d'entrepont, il fermait à clé les portes de communication entre le salon et l'avant-pont. A l'arrivée du vapeur à Québec les passagers de seconde débarquaient sans avoir la peine de montrer leurs tickets.

Je restai debout toute la nuit. Lorsque le Québec eut dépassé Batiscan et lorsque je constatai que le purser avait fini sa job avec les passagers d'entrepont je sortis du salon et j'allai humer l'air frais sur le gaillard d'avant. Je m'assis sur le garde-fou près du machin où s'accroche la corde de l'ancre. Tout en faisant semblant de m'amuser sous les regards du pilote, je me laisse glisser le long de la chaîne qui j'ai empoignée solidement et, crac, je me trouve dans l'entrepont. Nous arrivons à Québec je sors avec les passagers de seconde classe et je n'ai pas payé un sou.

C'est là une bonne recette pour les gens qui veulent voyager à bon marché pendant le régime de la protection.

Dans le cours de l'après-midi, le jour de mon arrivée à Québec je me suis rendu au parlement afin d'assister aux débats de la session.

J'ai pris ma place dans la galerie des reporters où j'ai fait le compte rendu de la séance que je te transmets par la poste.

Voici comment les choses se sont passées.

Les galeries étaient encombrées par une foule de curieux parce que des rumeurs avaient circulé dans la capitale allant à dire que M. Jo-

ly avait une communication importante à faire à la chambre.

Lorsque l'hon. M. Chapleau proposa la prise en considération du discours de Son Excellence, l'hon. M. Joly se leva au milieu d'un silence solennel et parla comme suit :

M. l'Orateur, avant que la Chambre procède aux débats sur l'adresse en réponse au discours du trône, il est de mon devoir d'annoncer aux honorables messieurs qui siègent sur les bancs de la trésorerie, une résolution qui a été adoptée à une assemblée des députés libéraux de la province de Québec. (Rumeurs à droite.)

Pendant mon terme d'office comme premier ministre j'ai pu commettre des fautes qui ont compromis mes collègues et leurs amis.

Ces fautes aujourd'hui je les déplore, comme je suis prêt à être miséricordieux pour les scandales commis par les messieurs de la droite (Ecoutez ! Ecoutez !). La journée du 24 juin approche et il importe que les canadiens français se montrent plus que jamais unis entre eux et ne donnent plus au monde le triste spectacle de leurs divisions politiques. (Bravo ! Bravo ! à droite.) Nous avons résolu d'abolir le parti rouge et désormais les membres de la gauche seront fusionnés avec le parti des bons principes. En effet, à quoi sert l'opposition aujourd'hui ? Les protêts de la minorité dans cette assemblée ne sont plus que de la bouillie pour les chats. Dès aujourd'hui les rouges n'existent plus, nous serons tous conservateurs.

Au moment où il nous faudra ratifier par nos voix l'emprunt contracté en France par M. Wurtolo, il est nécessaire que les canadiens se montrent unis, sans cela la province tombera dans la banqueroute.

(Hear ! Hear !) Aujourd'hui je veux avec mes amis donner l'accolade aux conservateurs. Comme je ne puis embrasser tous ces messieurs à la fois j'appellerai l'hon. M. Paquet et je lui dirai. Approchez, M. Paquet, que je vous donne un baiser de paix et puisse ce baiser résonner dans la postérité.

L'HON. M. CHAPLEAU.—Le gouvernement est profondément touché par les paroles que vient de prononcer le chef de l'opposition. Les conservateurs de la province de Québec sont animés par un patriotisme aussi intense que le celui qui brûle dans les cœurs libéraux. Nous acceptons l'adhésion faite à nos principes par nos amis de la gauche. A l'avenir plus de divisions entre nous. Les quatre millions prêtés par notre ancienne mère patrie seront divisés fraternellement entre les amis des deux partis. Nos sessions seront moins coûteuses et moins longues. Demain matin *La Minerve* et la *Patrie* se donneront un baiser on pinçottes et tout sera pour le mieux dans la meilleure des provinces possible.

L'HON. M. PAQUET.—J'espère M. l'Orateur que le trésorier de la province en nous mouillant ça un peu croche.

L'HON. M. ROBERTSON.—J'attends que M. Wurtolo nous avide la copie française.

M. WURTELE.—Tâchez de ne pas